



HAL
open science

Introduction. Contagion en scène et à l'écran

Philippe Ortoli, Romain Jobez

► **To cite this version:**

Philippe Ortoli, Romain Jobez. Introduction. Contagion en scène et à l'écran. Double Jeu : Théâtre / Cinéma, 2023, Contagion en scène et à l'écran, 20, pp.7-11. 10.4000/doublejeu.3079 . hal-04514793

HAL Id: hal-04514793

<https://hal.science/hal-04514793v1>

Submitted on 29 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Introduction

Romain Jobez et Philippe Ortoli



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/doublejeu/3079>

DOI : 10.4000/doublejeu.3079

ISSN : 2610-072X

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 8 décembre 2023

Pagination : 7-11

ISBN : 978-2-38185-216-4

ISSN : 1762-0597

Ce document vous est offert par Université de Caen Normandie



Référence électronique

Romain Jobez et Philippe Ortoli, « Introduction », *Double jeu* [En ligne], 20 | 2023, mis en ligne le 16 novembre 2023, consulté le 29 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/3079> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/doublejeu.3079>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

INTRODUCTION

Si la pandémie de la Covid semble n'avoir pas sollicité de nouveaux régimes de fiction particuliers¹, c'est que ces derniers, bien avant elle, étaient déjà plus qu'irrigués par les théories conspirationnistes et catastrophistes liées au traitement médical et aux mesures sanitaires appliqués à sa nature épidémiologique. La fascination pour les grands récits de contagion pathologique, qu'ils soient dystopiques ou historiques, s'est, en effet, manifestée bien avant 2020, et les études sur leurs représentations filmiques, par exemple, si elles ne sont pas légion², s'appuient sur un corpus largement antérieur aux débuts des confinements, vaccinations et autres ports de masque qu'a engendrés le virus du pangolin. Preuve en est le regain d'intérêt porté à *Contagion* (2011) de Steven Soderbergh dont les acteurs se sont trouvés sollicités au printemps inaugural de la Covid pour transmettre, et valider, de leur légitimité présumée, les avertissements préventifs des autorités.

Ce numéro de *Double Jeu* en témoigne à sa manière : les films, les performances artistiques ou les pièces de théâtre qui y sont étudiés le sont tous, non pas parce qu'ils posséderaient, de fait, un effet prophétique à détecter après-coup, mais bien plutôt parce qu'ils développent des images dialectiques dont la dernière vague mondiale n'a fait qu'augmenter les pouvoirs cristallisants. Contempler un hier simultanément à la violence destructrice

-
1. Nous ne prétendons, bien sûr, nullement qu'il n'y a pas eu de films ou de séries tournés sur l'épidémie, simplement que ces derniers n'ont pas véritablement instauré de nouvelles formes (même des fictions aussi précisément reliées aux mesures sanitaires, comme *Host* ou *Dashcam* de Rob Savage [2020 et 2021], n'utilisent la pandémie que comme contexte / prétexte narratif).
 2. Citons, sur le cinéma, l'excellent mémoire de master de Margaux de Ré, *L'épidémie au cinéma : de l'infiniment grand à l'infiniment petit*, université de Liège, 2014, 110 p. (dactyl.), en ligne : <https://orbi.uliege.be/handle/2268/173071> ; l'ouvrage de référence de Priscilla Wald, *Contagious. Cultures, carriers, and the outbreak narrative*, Durham, Duke University Press, 2008 ; l'article de Hugo Clémot, « Une lecture des films d'horreur épidémique », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 21, 2011, p. 167-184, DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.5209> ; et le recueil plus ancien de Judith Williamson, *Deadline at dawn. Film criticism 1980-1990*, Londres, Marion Boyars, 1993.

que lui inflige un aujourd'hui³ : voilà sans doute le programme poursuivi, souterrainement, par *La nuit des morts-vivants* de George Romero (1968), *Escalade non anesthésiée* (1971) de Gina Pane ou *Gabrielle de Vergy* de Pierre Laurent Buirette de Belloy (1777) (trois œuvres scrutées en ces pages). La question du Moi qui devient Autre ou, pour le dire autrement, la capacité qu'a le virus à modifier un corps est, en effet, ce qui obsède ces représentations, tout autant que la réflexion sur l'origine de sa propagation. C'est que la contagion, comme l'indique son étymologie, est relative au toucher et, par extension, au lien que ce dernier promet sous sa forme la plus simple. La source de peurs fondamentales qui est contenue dans le premier mot clé de cette présente revue concerne, certes, l'envahissement de notre intégrité physique (que deviens-je ?), mais également sociale (qui me fait devenir ?). On pourrait largement penser que la mondialisation, en favorisant l'idée qu'il n'y a plus d'ailleurs possiblement protecteur, puisque les parties de son ensemble peuvent être aussi facilement reliées qu'il en devient un ici global, fournirait un terreau favorable à la vision terrifiante que l'absence de frontières donne au territoire de la propagation du mal. Priscilla Wald le rappelle⁴ mais, dans nos pages, l'article de Jérémy Marino « Une invasion contagieuse et épidémique : l'extraterrestre dans le cinéma américain de science-fiction des années 1950 » en prouve la relativité : le ciel lui-même peut être source de menaces contaminantes et ne plus requérir le noble statut des nuages-refuges baudelairiens. De ce fait, s'il y a effet, et si, majoritairement c'est lui que les images évoquent, la recherche des causes (et qui donnent généralement naissance à toutes les théories complotistes) est bien plus ancienne que l'ère « globalisante » dans laquelle nous vivons : c'est de l'univers comme dans l'exemple précédent, que peut venir l'origine de ce qui va progressivement nous anéantir.

Chercher l'origine de la contagion, le « patient zéro », qu'il se trouve hypothétiquement en Afrique pour le sida ou au marché de Wuhan pour la Covid, c'est également poser la question de la théodicée, sans pour autant devoir se plonger dans des abîmes métaphysiques. En effet, si la pandémie a remis en cause la mondialisation comme religion du progrès,

-
3. Sur le concept d'image dialectique, nous renvoyons à Georg Simmel, *La tragédie de la culture*, Sabine Cornille et Philippe Ivernel (trad.), Paris, Rivages, 1988.
 4. « *There are no barriers to prevent their migration across inter-national boundaries or around the 24 time zones. Emerging infections offer proof that the industrialized and technologized North cannot afford – economically, socially, politically, and medically – not to think about healthglobally. The 1992 report issued by the Institute of Medicine's Committee on Emerging Microbial Threats to Health begins with the observation that the HIV disease pandemic surely should have taught us, in the context of infectious diseases, there is nowhere in the world from which we are remote and no one from whom we are disconnected.* », Priscilla Wald, *Contagious...*, p. 34.

la peste, dans la France de la Renaissance, était déjà le symptôme d'une dégradation du corps social et du lien entre les individus. Peu de temps avant que Montaigne abandonnât sa bonne ville de Bordeaux frappée par l'épidémie, un autre érudit moins connu que lui, Jean-Édouard Du Monin, publiait en 1584 *La Peste de la Peste, ou Jugement divin*. Dans cette tragédie allégorique, typique du théâtre renaissant, le personnage du Celte meurt sous les coups de Peste envoyée par l'empereur Théodice pour le punir d'avoir enlevé et flétri sa fille Iguine. Le message de la pièce est transparent et l'auteur en donne le sens dès son avertissement au lecteur : « La mythologie de l'histoire dépend des noms que j'ai façonné [sic] partie à modèle Grecque, partie Latine, partie Française, et mêlées. Donc Iguine est la santé, de laquelle Dieu avait permis l'usufruit aux Celtes ou Français »⁵. Mais les vraies causes du mal sont bien entendu « les guerres civiles [qui] n'ont affranchi de léthargie l'esprit de nos Français »⁶. Ainsi, la dégradation morale entraîne celle de la nation. Pour autant, la pièce ne tombe pas dans le moralisme béat puisqu'elle se termine par le procès de Peste, accusée par Théodice d'avoir frappé indistinctement tous ses sujets, sans épargner la « moisson innocente »⁷. La théodicée fait place au débat politique, mené en sentences et maximes par la figure de l'accusateur, « Peste de la Peste », qui pose donc la question de ce qui relie chacun à autrui dans un État bien gouverné dont les liens ont été défaits par l'épidémie. C'est donc en défaisant ce qui paraissait permanent que le théâtre fonctionne comme image dialectique qui, par l'intermédiaire de la contagion, pose la question de l'origine (par exemple de l'État ou de la société), attendu que, comme l'écrit Montaigne, « la peste de l'homme, c'est l'opinion de savoir »⁸. Il s'agit en tout cas d'un mal pour un bien puisque c'est par curiosité contagieuse, ce vice devenu vertu, que l'être humain s'émancipe du divin au début des Temps modernes comme l'explique Hans Blumenberg⁹.

Que l'on parle depuis quelques années de *Contagion studies* (en phase avec cette tendance anglo-saxonne postmoderne qui consiste à créer une *study* par objet!) n'empêche pas que depuis longtemps, les productions qu'elles s'occupent de scruter nous engagent à nous interroger sur le doute qui conditionne notre rapport à ce qui nous constitue, de l'extérieur

5. Jean-Édouard Du Monin, *La Peste de la Peste, ou Jugement divin*, in *La tragédie à l'époque d'Henri III*, série 2, vol. IV, Gilles Banderier et Mariangela Miotti (éd.), Paris - Florence, PUF - Leo S. Olschki, 2005, p. 18.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 73.

8. Michel de Montaigne, *Essais*, livre II, chap. 2, Albert Thibaudet (éd.), Paris, Gallimard (Pléiade), 1962, p. 469.

9. Voir Hans Blumenberg, « La curiosité théorique en procès », in *La légitimité des Temps modernes*, Marc Sagnol et al. (trad.), Paris, Gallimard, 1999, p. 257-518.

comme de l'intérieur. De ce fait, réfléchir aux fictions enfantées par ces phénomènes déstabilisateurs est à la fois un exercice formel (comment les représenter ?) et métaphysique (l'apocatastase, même sans dieu, est-elle encore possible ?). « Contagion » est un terme qui, avant d'avoir reçu son usage principal dans le vocabulaire médical, était relié au domaine de la morale¹⁰ et il semble bien que cet emploi ancien perdure désormais dans un champ que l'on qualifierait plus volontiers de métaphorique : en cela, on en reviendrait plus précisément, aujourd'hui, à interroger la nature même du mal (qu'est-ce qui se propage ?) et de son instigateur (qui a propagé le premier virus ?).

Le volume de *Double Jeu* se divise en deux parties, chacune articulée autour d'exemples issus de représentations, théâtrales, cinématographiques, télévisuelles et artistiques, l'une portant sur des cas de contagion pathologique et que nous avons nommée « Altérations physiques », l'autre s'appuyant sur des œuvres où ce qui est transmis n'est en aucun cas une maladie, que nous avons appelée « Dégradations mentales ». Dans la première, après la réflexion de Maëly Lequertier sur le traitement d'une épidémie de fièvre typhoïde par un conseil municipal mirbien (« Contagion physique et morale : *L'Épidémie* d'Octave Mirbeau »), trois auteurs s'attardent à des dystopies cinématographiques et télévisuelles, des plus anciennes (le texte de Jérémy Marino déjà évoqué, « La putréfaction du corps et de la cité. Approches philosophiques, anthropologiques et politiques de la contagion dans *Le Mort-vivant* de Bob Clark (1974), *Zombie* de George A. Romero (1978) et *L'Enfer des Zombies* de Lucio Fulci (1979) » d'Anthony Saudrais) aux plus récentes (« *Anna*, une troublante série prophétique » par Irène Cacopardi). Dans la seconde, tandis que Rezvan Zandieh tisse les liens existant entre le théâtre comme peste pour Artaud et le *Body Art* de Gina Pane (« Esprit-peste artaudien, le jeu de désir dans les performances contemporaines : du corps pestiféré d'Antoine d'Artaud au corps contaminé de Gina Pane »), Floriane Toussaint découvre un nouveau virus persistant pour la scène (« Le virus Dostoïevski sur la scène théâtrale française contemporaine ») et Charline Granger décrypte les mécanismes à l'œuvre dans un exemple de contagion émotionnelle (« Du choc aux convulsions : la contagion de l'horreur dans *Gabrielle de Vergy* de Belloy »). Ainsi, les contributions de cette seconde partie permettent de développer la métaphorique de la contagion dans sa dimension esthétique dont on rappellera qu'elle est présente dès saint Augustin lorsqu'il attaque la théâtrophilie affectant ses contemporains. Après l'épidémie de peste à

10. Ainsi que le rappelle Aurélien Robert, « Contagion morale et transmission des maladies : histoire d'un chiasme (XIII^e-XIX^e siècle) », *Tracés...*, n° 21, 2011, p. 41-60, DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.5139>.

laquelle les Romains ont survécu, celle-ci est en effet « beaucoup plus dangereuse et [...] fait leur joie parce qu'elle s'attaque, non point au corps, mais aux mœurs »¹¹. On sait ce qu'Antonin Artaud fait de cette condamnation du « spectacle des histrions »¹² dans laquelle il voit une « fascination » que le théologien « ne révoque pas en doute un seul instant »¹³. L'expérience esthétique théâtrale contagieuse fait donc sortir le spectateur de soi-même, tout en le confrontant à autrui, ne serait-ce que dans le jeu des comédiens. Même lorsque la représentation est réglée et ne quitte pas le cadre de la bienséance et de la vraisemblance, le danger menace comme le rappellent Sylvaine Guyot et Clotilde Thouret au sujet de l'esthétique classique. En effet, les « émotions théâtrales, sujettes aux accidents singuliers, aux brouillages de la contagion ou aux circulations périphériques [...] invalident le modèle d'un réglage rhétorique » car elles plongent le spectateur dans un trouble qui le fait oublier qui il est¹⁴. Ce sont donc bien des questions d'identité que pose la contagion en scène comme à l'écran.

L'ensemble de ces sept articles propose, autant que des études de cas, des tentatives de réponse aux angoisses que suscite toute réflexion sur le virus, car, si l'autre y est bien révélé, que devient le « je » auquel il s'est substitué ? C'est toute la question de l'impossibilité de la permanence qui est ici engagée : une question de vie, autant que de mort.

ROMAIN JOBEZ
UNIVERSITÉ DE CAEN NORMANDIE

Philippe ORTOLI
UNIVERSITÉ DE CAEN NORMANDIE

-
11. Saint Augustin, *La cité de Dieu*, livre I, in *Œuvres complètes de saint Augustin*, Jean-Baptiste Raulx (dir.), t. XIII, Bar-le-Duc, Louis Guérin et c^{ie}, 1869, p. 23.
 12. *Ibid.*
 13. Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard (Folio essais), 1985, p. 32.
 14. Sylvaine Guyot, Clotilde Thouret, « Des émotions en chaîne : représentation théâtrale et circulation publique des affects au XVII^e siècle », *Littératures classiques*, n° 68, 2009, p. 238, DOI : <https://doi.org/10.3917/licla.068.0225>.